

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 28 (1960)
Heft: 1

Artikel: Un protestant
Autor: Portal, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567453>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pour moi, aujourd'hui, rien ne finit ni ne recommence. Tout est là, depuis toujours et pour toujours. Et ma vie n'est qu'une étape comme toutes les autres, avec ses incertitudes, ses erreurs, sa difficulté d'être. Mais aussi avec sa foi et son espoir immense d'être bien remplie. Comme une lumière qui fait que l'obscurité ne sera jamais complète ni la solitude un silence absolu. Durée sans limites, paysage aux horizons infinis : c'est la promesse d'un jour meilleur qui doit faire chanter nos âmes. Même si ce sont les autres qui en profiteront. En fait, il y a beaucoup de joie à donner et à servir, pour autant, bien sûr, que nous n'ayons pas les yeux obstinément fixés sur la pointe de nos souliers.

«Le charme est en nous, entretenu par l'Amour.

Hors de nous, la grande indifférence.»

Un Protestant

(Fragment du tome II à paraître)

par Georges Portal.

Ce fragment de l'œuvre de Georges Portal fait partie du deuxième volume du roman «Un Protestant» dont qq. chapitres ont été écrits par lui peu de temps avant qu'il soit entré à l'hôpital St. Louis pour y subir une intervention chirurgicale dont les suites devaient se révéler si funestes. La suite du roman sera assurée par la personne qu'il a chargé de cette mission, selon le plan qu'il a laissé.

L'action du présent passage se situera au début du roman. Georges vient de rencontrer Bamby, celui qui sera le grand amour de sa vie. Les deux hommes sont cantonnés en Tunisie, loin des bruits de la grande guerre et à l'abri, semble-t-il, de tout souci lorsque...

Le 23 Septembre, pour la première fois, je célébrai l'anniversaire de la naissance de Bamby : ses vingt-deux ans ! Peu de jours auparavant, j'étais devenu son amant, comme il était le mien depuis le mois de juillet. Cette réciprocité, qu'il avait exigée, assurait l'équilibre de notre amour, cet équilibre que seuls deux hommes peuvent réaliser dans une harmonie charnelle parfaite.

L'automne était arrivé. Rien ne semblait devoir menacer notre bonheur. Nous avions oublié la guerre.

D'un œil distrait, entre deux apéritifs ou deux séances de cinéma, il nous arrivait de lire les communiqués dans les journaux, mais l'amollissante habitude avait depuis longtemps émoussé notre sensibilité. Tout cela se passait si loin de nous, dans une sorte de pays étranger...

C'est alors que Bamby fut désigné pour retourner au front avec les prochains renforts. Il me l'annonça un soir entre deux baisers...

« Il fallait le prévoir ! me dit-il avec une philosophie bien jouée, j'ai huit ans de moins que toi... »

Ce départ fut accepté avec courage par tous les siens comme par lui. Sa mère prétendit même qu'il allait pouvoir « venger » son frère... Comme si une mort pouvait être vengée, effacée par d'autres morts !

Seul, je n'acceptai point ce malheur.

Mon amour ne pouvait admettre une séparation.

En secret, je décidai de partir aussi.

Embusqué malgré moi, je bénéficiais d'un privilège qui me mettait à l'abri de tous dangers. Non seulement j'avais été versé dans l'auxiliaire, mais j'étais inscrit sur les registres du régiment comme « nominativement indispensable », en vertu d'une circulaire récente. J'avais l'assurance de pouvoir attendre paisiblement la fin des hostilités à Tunis dans mon bureau.

Bamby, rassuré sur mon sort, m'apportait chaque nuit une ardeur sensuelle frénétique. Plus il lisait de tristesse sur mon visage, plus il le couvrait de baisers.

Comme il attribuait mon tourment à son seul départ, il ne pouvait pas soupçonner la nature du combat qui se livrait en moi. Un furieux combat ! La guerre s'était dressée toute proche entre nous et mon destin dépendait de moi seul.

Une peur panique me prenait aux entrailles, la peur de la mort, à nouveau menaçante... Tout ce que j'avais oublié depuis trois ans et que je pensais ne plus jamais connaître me menaçait à nouveau... mes camarades disparus, les charniers, l'odeur infecte des chevaux crevés, tout gonflés sur le bord des routes... et l'image me hantait — pourquoi celle-là, mon Dieu ? — de ce malheureux fantassin inconnu qui m'avait appelé un soir de septembre devant Pontavert pendant un bombardement. Il était tombé derrière une meule de paille et tenait à deux mains une de ses jambes en se traînant comme il pouvait.

« Aide-moi, veux-tu ? me disait-il d'une voix blanche que des gémissements entrecoupaient. Je voudrais m'étendre... »

J'avais saisi son pied gauche, que chaussait le lourd « godillot » ferré des troupiers en 1914 et qui dépassait de son pantalon rouge. Mais je sentis soudain avec effroi que ce pied ne tenait plus à son corps... la jambe arrachée suivait comme un morceau de jouet cassé... Le cœur me manqua, je perdis la tête et m'enfuis lâchement en me bouchant les oreilles, sans regarder derrière moi, tandis que le malheureux criait !

Tandis que j'étais dans les bras de Bamby, j'oubliais ces cauchemars, mais quand il s'était endormi — car il s'endormait toujours le premier — il me semblait qu'il me laissait seul, qu'il m'avait déjà quitté... Il avait une respiration d'enfant sage, douce et régulière. Parfois, il prononçait des syllabes inintelligibles ou remuait les lèvres avec un bruit léger de bébé qui cherche un sein pour téter... Bamby était tourné vers un autre monde... Alors le sommeil me fuyait. L'insomnie ramenait mes fantômes.

Mon amour et ma peur s'affrontaient.

Cette chambre douillette et silencieuse où nous vivions à l'abri de la guerre, il allait falloir la quitter pour exposer nos vies fragiles sur les champs de bataille. Je pouvais sauver la mienne, je pouvais rester. Il ne tenait qu'à moi. Pourtant, j'allais partir volontairement, je l'avais décidé...

Puisque Bamby était condamné à retourner là-bas, pouvais-je ne point le suivre ? Ne devons-nous pas tout partager ?...

Heureusement, si mes nuits me soufflaient la terreur, les matins me rendaient mon courage.

L'amour triompha.

Je déposai une demande pour redevenir service armé et passai la visite médicale qui allait consacrer mon sacrifice. Ce fut un terrible moment. J'étais lucide et résolu, mais tremblant de peur, d'une peur animale qui me prenait au ventre...

L'on fit droit à ma requête sans difficulté, en me félicitant pour mon « patriotisme »... et je fus inscrit pour le prochain départ sur la même liste que Bamby. Qui eut pu se douter que ce patriotisme apparent et mensongé était bien loin de ma pensée. Je me servais qu'une seule patrie: mon amour.

Ce soir-là, quand nous nous mîmes au lit, toutes mes angoisses étaient mortes. Je me sentais délivré.

Bamby s'en aperçut bien vite. Mais j'attendis que la lumière fût éteinte pour lui faire mon beau cadeau.

« Toi, tu as quelque chose ! » me dit-il, intrigué.

« Oui, je t'ai préparé une surprise ! »

Il se mit à rire et se redressa sur son oreiller. J'étais étendu sous lui. Appuié sur ses coudes repliés, il me dominait. Son visage, penché vers le mien, tout proche, n'exprimait aucune inquiétude. Bamby s'attendait à une simple farce.

De son bruit métallique, le tic-tac du réveil martela un instant le silence. Au travers des volets, une clarté jaunâtre et diffuse rendait moins opaque l'obscurité qui régnait dans la chambre. On devinait la blancheur des draps et je voyais briller les yeux de Bamby, comme deux petites étoiles.

Alors, je rassemblai tout mon courage et j'entendis ma voix comme si c'était un autre qui parlait :

« Je vais partir avec toi pour le front. »

Bamby ne réagit pas sur le coup, ne comprit pas.

« Comment, partir ? Ce n'est pas possible. »

« J'ai passé la visite. Je reprend du service armé. Je me suis fait inscrire sur la liste de départ. »

« Tu plaisantes, j'espère ! »

Bamby ralluma la lampe de chevet. Toute sa gaîté avait disparu. Il fixait sur moi un regard anxieux, bouleversé.

« Tu n'as pas fait ça ? Géo, dis-moi que tu n'as pas fait ça ! »

« Tu te renseigneras au régiment demain. »

« Pourquoi as-tu fait cette folie ? »

« Ce n'est pas une folie. Je t'aime, je te suis. »

« Mais c'est horrible !... Si tu dis vrai, tu charges ma conscience d'un remord affreux. Tu vas risquer ta vie. »

« Puisque tu vas risquer la tienne ! »

« Moi ce n'est pas la même chose. Je ne peux pas l'éviter. Toi tu pouvais rester ici, tranquille, à l'abri. »

« Mais c'est ici que je mourrais, tout seul, pendant que je te sentirais exposé à tous les dangers. Sans toi, je ne peux plus vivre. »

Bamby se raccrocha à un espoir.

« Ce n'est pas vrai, c'est une blague... »

Mais il lut dans mes yeux que ce n'était pas une blague et que je lui donnais ma vie.

Alors, il me prit dans ses bras et me serra très fort contre lui. Il pleurait. Je recevais ses larmes comme une chaude pluie d'été, les premières larmes qu'il versait pour moi.

Chronique des Livres

C'est un événement heureux et rare d'avoir découvert en un mois trois livres qu'il m'est possible de vous recommander, trois œuvres nouvelles aussi différentes que possible l'un des autres et que le hasard seul m'a fait trouver à votre intention, car la critique conventionnelle s'empresse à passer sous silence ce qui, malgré ses mérites littéraires, risque de donner à penser hors des convictions battues.

Le livre de Roger Stéphane : « Une singulière affinité » ¹⁾, c'est présenté sous cette étiquette : « Un roman d'amitié comme il y a des romans d'amour ». Son principal mérite est justement d'éclairer les affinités existant entre l'amitié et l'amour, thème qu'il nous appartient de souligner. L'amitié étant couramment reconnue comme l'un des plus profonds et des plus nobles sentiments existants entre les hommes, n'est-il pas curieux que l'on esquive, que l'on nie toujours la part de sensualité, de trouble sentimental, d'attirance physique plus ou moins consciente qui en forme la base ? « Une singulière affinité » pose, — fort discrètement — ce problème, « singulière » devant être entendu dans le sens où Peyrefitte nommait ses amitiés « particulières ». Et pourtant, il y a peu d'équivoque dans ce roman d'une brève amitié, roman où il ne se passe presque rien.

L'un des deux hommes, Etienne Rameau, a quarante ans, est avocat, célèbre; l'autre, Michel Saule, a dix ans de moins, est libre et oisif. Une conversation à la terrasse d'un café les incite à se revoir, ils auront une dizaine de rencontres en vingt jours, pour dîner ensemble, se promener, bavarder... L'avocat est conscient de l'attirance physique que Michel exerce sur lui, mais Michel refuse de lire en lui-même et ne croit céder qu'à sa curiosité pour une personnalité attachante. Il n'y aura entre eux que des rapports de camaraderie, paralysés par la timidité; le mot amitié ne sera même pas prononcé. Pourtant, ils sentent l'un comme l'autre, sans se l'avouer, qu'ils frôlent un événement, la révélation d'eux-mêmes. La solitude, l'ennui, l'insatisfaction, pourraient être vaincus, s'ils avaient le courage de se regarder dans les yeux, de se reconnaître, de se laisser aller. Mais la pudeur les retient, la lâche et molle pudeur, et mille préjugés. Un projet de voyage qu'un mot eut suffi à faire oublier, les séparera définitivement, ne leur laissant que le souvenir de mots vagues, de connaissance superficielle et de sentiments étouffés. Pourtant, ce sont deux hommes intelligents, sensibles, cultivés... Ce n'est pas leur faute, quelques siècles de « civilisation » leur ont appris que les hommes entre eux ne doivent pas laisser parler leur cœur ni leur désir, le seul domaine leur restant ouvert étant celui des « échanges d'opinion » !